

Jacques NICOLAS

**UNE BULLE POUR
NULLE PART**

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0167-9

© Jacques NICOLAS Tous droits de reproduction,
d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre

CHAPITRE PREMIER

Ce soir là, le ciel portait son costume de deuil, et il le portait si mal que c'en était affligeant. Sous son ombre, une bulle le narguait, insouciant, inconscient. Dans l'océan de solitude où elle s'était perdue, on la distinguait nettement, trop, peut être.

Leurs pas glissèrent sur l'asphalte mouillé, et il n'y eut plus au fond des ténèbres, une enseigne phosphorescente, un néon publicitaire pour troubler leur quiétude.

La Fille prit Blondel par le bras et l'entraîna vers une destination inconnue. Il se laissa emporter.

Il évitait de s'encombrer l'esprit avec les noms de rues. A dix neuf ans à peine, les institutions et les édiles demeuraient loin de ses préoccupations. Ces trucs là, c'était bon pour les vieux.

Devant l'hôtel, la Fille ralentit. Sans hésiter, elle pénétra dans le couloir qu'éclairaient des appliques à la lumière opalescente. Elle poussa une porte de cristal et se retourna.

Blondel hésita, se dégagea de son étreinte, fit demi tour, traversa la rue, et disparut dans une enclave rutilante aux contours sertis de pierres adamantines. Il s'extasia un instant devant le miroir qui lui renvoyait une curieuse image de bonheur. Il en fut d'autant plus étonné qu'il n'était pas un familier de ce genre de constat. Un éclair dans la nuit, un soleil en plein midi. Il commanda un express et l'avalala d'une traite. Reposant la tasse d'émeraude sur l'or massif du

comptoir, il régla le barman qui s'étonna de la promptitude du geste. Blondel retraversa la rue, ne regarda ni à droite ni à gauche. Il n'y avait pas de voitures ce soir là sur le bitume baigné de deuil. Toutes étaient parties enterrer le jour.

De son regard cristallin, la Fille détailla son compagnon. Elle rejeta sur son épaule droite, d'un mouvement de tête délicat, le rideau blond de ses cheveux... Elle savait depuis toujours, qu'il était de mauvais goût de manifester la moindre affinité à l'égard de la gauche. Elle lui sourit. Il la prit par la taille de son bras malingre, et ils s'élevèrent au dessus des marches de l'escalier. Les tourtereaux ignorèrent l'entresol, et gagnèrent le premier.

La Fille à son tour enlaça la taille de Blondel et reposa sa tête sur son épaule, l'obligeant à ralentir l'allure. Elle tendit ses lèvres nacrées et ferma les yeux. De sa main libre elle chercha le visage de son compagnon, et l'ayant trouvé, le conduisit jusqu'à sa bouche qu'elle ouvrit doucement jusqu'à se laisser posséder complètement.

- Tu es belle et douce, dit Blondel.

- Je ne sais pas, murmura la Fille, mais je suis bien avec toi.

- Moi aussi. Et si on restait là ? osa-t-il.

- Sur le palier, comme ça, alors qu'il y a plein de lits là-haut ?

- Eh ben oui quoi, sur le palier, comme ça, alors qu'il y a plein de lits là haut ! Il précisa : « A une heure du mat, on ne risque pas l'émeute ».

La minuterie se rangea de son côté et plongea l'escalier dans une obscurité bienveillante, propice aux plus extravagantes improvisations. L'excitation née de

l'incongruité de la posture, ne parvint pas toutefois, à lever les dernières réticences de la Fille qui se laissa effeuiller tout en poursuivant l'ascension vers le deuxième étage. Ils se jetèrent sur le lit après que le garçon eut claqué la porte du talon.

- Tu es belle et douce, susurra-t-il à l'oreille de la Fille.

- Je ne sais pas, répéta-t-elle en laissant courir voluptueusement ses doigts fins sur les cuisses de Blondel, « mais ce que je sais, c'est que j'ai envie de faire l'amour avec toi. »

- Tu dois bien faire l'amour, poursuivit le garçon.

- On le dit, minauda-t-elle sur un ton espiègle, afin de l'encourager à le vérifier par lui-même.

- Oh tu sais, les on-dit, soupira-t-il.

- Non mais dis donc ! Elle se reprit comme pour le mettre au défi. « Par contre, ça ne m'étonnerait pas que tu le fasses très mal, toi ». Elle sourit avec ironie et se faufila sous son torse.

- C'est bien possible, mais tu sais, les certitudes...

Elle laissa le silence retomber sur eux.

- J'adore les hommes qui doutent. Dans mon métier, on en rencontre peu. La plupart ne se posent pas de questions. Ils ne pensent qu'à eux ... Ils font ça comme des lapins...

- Ah bon ? s'étonna Blondel.

Eludant la question qui n'en était pas une, elle poursuivit :

- Pour eux, il n'y a que le pan-pan qui compte. Moi, j'aime le raffinement, les prévenances. Enfin tous les petits à côtés sans lesquels le reste n'est rien. Les autres disent que je suis dépravée. C'est peut-être pour ça qu'on me préfère ?

- Les autres, dit Blondel, quelqu'un a dit d'eux, que c'était l'Enfer.

- Je ne sais pas qui, confessa la Fille, mais il avait raison.... Enfin, il ne faut pas généraliser...

Ils se turent.

Le jour commençait à poindre. De partout montaient de vagues rumeurs de préparatifs. Des rasoirs électriques effaçaient vingt quatre heures de friche. Les restes du diner de la veille remplissaient les gamelles. Tout juste si des relents ammoniaqués de fromages avancés, ne commençaient pas à envahir l'espace où ils s'étaient réfugiés.

- C'est pas juste d'être aussi jolie, dit Blondel qui s'était relevé sur un coude.

- C'est pas juste de me plaire à ce point, continua la Fille

- Et inversement, poursuivit Blondel, perdu dans sa chevelure dorée.

Elle se cambra pour souder son corps à celui du garçon qui s'était rapproché.

- Non ! gémit-il, tu vas être crevée. Tu as assez donné comme ça aujourd'hui.

- Avec toi ce n'est pas pareil.

- Avec moi, comme avec les autres, c'est du pareil au même. Il dit cela d'une voix à la fois douce et péremptoire.

L'aurore étoilée se referma sur eux.

- Tu es si différent des autres, murmura la Fille en effleurant le corps de Blondel d'une main délicate et légère, qui s'immobilisa sur sa poitrine. « J'aime bien ça ! » Elle peignait de ses doigts nerveux la pilosité de son compagnon.

- Tu aimes bien parce que tu n'en as pas...
 - Bien sûr, on aime toujours mieux ce que l'on n'a pas
 - Si tu savais comme tu es belle et douce, murmura Blondel, dans un bâillement étouffé.
 - On dit que c'est moi la plus jolie, marmonna la Fille en se rendormant.
 - ça doit être vrai, dit Blondel, mais quand même, tu sais, les on dit.
- Il se rendormit à son tour.

Blondel sursauta à l'appel strident du réveil que pour une fois, il avait réglé la veille. Il émergea tout à fait et l'entendit beaucoup mieux. Aussitôt, il entreprit la recherche du mécanisme libérateur. Comme l'entreprise tournait au fiasco par manque évident d'habitude, il résolut de se lever en musique. Il trouva par hasard la descente de lit, risqua un pied, écarta les bras, bomba le torse, cambra les reins, ferma les yeux et de nouveau bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

Dehors, derrière les volets, c'était la lueur pâle des matins d'automne, avec en plus, le vrombissement du moteur d'un camion qu'on tentait de manœuvrer pour qu'il entrât sous la voûte étroite d'un porche.

Blondel ramena les bras sur sa tête, puis dans un réflexe, se frotta énergiquement les yeux du revers de ses poings serrés. Enfin, il trouva la poire de la lampe de chevet. Il se baissa pour ramasser et enfiler une chaussette, puis fit le tour du lit en quête de la seconde.

- Merde ! maugréa-t-il sur trois tons, tous aussi faux. Les raisons de cette grossièreté montèrent à son cerveau instantanément.

Le plus petit de ses doigts de pied avait rejoint le quatrième autour d'un pied de chaise sur laquelle se trouvait finalement la chaussette égarée. Ajustée, il courut vers la salle de bains. Sans se poser de questions, il retira ses chaussettes et grimpa dans la baignoire pour y prendre sa douche. Il se dépêchait pour ne pas manquer son rendez-vous avec la Fille. Elle avait une surprise pour lui.

Il revint dans la chambre.

- Au fait, comment s'appelle-t-elle ? murmura-t-il entre ses dents.

Ses dents ! Il avait oublié de les brosser.

Blondel remonta la fermeture éclair de son pantalon, en portant à ce qu'il faisait, la plus vive attention. La chose réglée, il passa la porte à rebrousse poil et s'immobilisa face à la glace, au dessus du lavabo. C'était une habitude, il tira la langue. Comme rien ne se produisait dans le miroir, il gambergea.

- Quel cons, pensa-t-il. Les anciens locataires étaient sûrement des gnomes pour avoir placé la glace aussi bas.

Il se baissa et découvrit une langue ignominieusement blanche pointant sous sa moustache.

- Vraiment moche, dut-il convenir.

L'examen de profil s'avéra lui aussi décevant. « Mais quelle importance, puisqu'elle s'en fout. Au fait, faut pas que j'oublie de lui demander son nom ».

Blondel choisit le tube de dentifrice qui ne portait pas de marque, histoire de ne pas se laisser influencer. Il le reposa après s'être rayé les dents horizontalement. Depuis le temps qu'il devait changer de brosse. Mais à quoi bon, à l'évidence, celle-là était si dure qu'elle s'avérait indestructible.

Il reposa le tube sur la tablette, juste sous l'élément à trois volets, et s'aperçut qu'il portait en énormes lettres rouges, un nom de propagande.

- Les salauds ! bougonna-t-il, en proie à une vive colère. Il cracha instantanément la bouillie rose qu'il avait dans la bouche et rinça le tout pour que l'émail quadrillé de ses dents ne portât plus aucune trace de publicité.

Il sortit de la salle de bains, traversa le couloir, saisit son blouson et prit la porte. Se ressaisissant, il ne fit que l'emprunter, car ladite porte donnait sur le palier.

Satisfait de ce revirement salutaire, Blondel descendit l'escalier quatre à quatre et constata que ses chaussures rebondissaient sur les marches telles des balles de tennis sur un smash. Et plus il descendait, plus sa vitesse minutaire augmentait ! Aux quatrième et troisième, il vit passer devant ses yeux hagards des portes closes, à une rapidité telle qu'il ne réalisa les avoir entrevues qu'au second. Sur le palier du premier, il laissa sur place un homme allant promener son chien. La déflagration hérissa le poil du caniche et entraîna dans son sillage, le béret du monsieur jusqu'au rez de chaussée où il se ficha dans la porte à groom.

- Il a le moral, celui-là, dit le monsieur estomaqué. Il passa sa main dans le poil ébouriffé du caniche qui n'avait rien senti, mais qui du coup retrouva son air digne.

Et puis, ce fut la gueule noire et béante du métro. Comme les autres, Blondel fut happé. Il parvint devant le guichet de vente des titres de transport où on lui demanda un franc en échange d'un ticket. Ce fut ensuite un couloir glauque parsemé de néons, un virage en épingle à cheveux sur la droite qu'il prit sur les chapeaux de chevilles. Malencontreusement, l'une d'elle, la droite, heurta un support de rampe qui n'avait rien à foutre là. « Putain ! »

cria-t-il au moment de l'impact. Il eut si mal qu'il lui sembla qu'on avait éteint les lumières. Il voyait noir, comme il disait. La lumière revint quand un contrôleur lui extorqua un autre franc pour n'avoir pas emprunté le bon couloir.

Essoufflé, il franchit le portillon en se contorsionnant et atteignit le quai. Il attendit la rame qui n'en finissait pas d'arriver.

Blondel reconnut aussitôt les besaces bourrées de gamelles. Il écarta les narines avec dégoût, craignant que des relents de camembert ou de maroilles ne s'échappassent des sacs qui pendaient en bandoulière à l'épaule de nombreux usagers. Plus de peur que de mal, il soupira. Mais cela le ramena à la délicieuse soirée qu'il avait passée à l'hôtel, allongé contre la Fille.

- Il ne faut pas que j'oublie de lui demander son nom, se répéta-t-il pour la troisième fois. Et comme la seconde avait correspondu à l'entourloupette du dentifrice, il cracha sur les voies pour en évacuer le souvenir. Il se vit imiter par les besogneux du petit matin, qui eux n'avaient pas cette excuse.

La rame déboucha du tunnel et Blondel qui craignait d'être en retard se rasséra en avisant sous le ventre des voitures, les roues gantées de caoutchouc. Quelqu'un lui avait dit que les métros à pneus allaient plus vite que les autres. Les « on dit... » Enfin, en la circonstance, cela l'arrangeait de le croire. Il monta dans le wagon de tête, se retourna, étonné : il était seul. Face à l'énigme, il redoubla, se pencha au dehors et observa les gens qui s'entassaient dans le wagon des premières. Il saisit le réveil dans sa poche. Les aiguilles s'étaient fondues en une seule, beaucoup plus longue : six heures.

Jusqu'à huit, les voyageurs munis de billets de seconde bénéficiaient des largesses de la RATP qui les autorisait à emprunter le wagon des premières. Il eut été débile de s'en priver !

Blondel rengaina le réveil dans sa poche et sa tête dans le wagon ; il consulta machinalement le plan de la ligne qu'il connaissait par cœur, mais le départ brutal du train le déséquilibra et c'est sur chacune des portes devant lesquelles il passait à reculons, qu'il lut la suite. Il s'écrasa au fond de la voiture, contre un strapontin resté à demi ouvert, se redressa l'air respectable, se frotta les reins et s'assit sur une banquette réservée :

1° Aux mutilés et aveugles de guerre

2° Aux mutilés et aveugles civils

3° Aux infirmes civils

4° Aux femmes enceintes.

Pas de contrôleur pour lui extorquer une nouvelle pièce. Il soupira et se détendit.

Calé sur sa banquette, il lui était loisible de détailler le plan qu'il n'avait pu, dans sa course folle, que consulter jusqu'à Réaumur-Sébastopol. Restaient cinq stations, jusqu'à Saint-Michel, où il avait rendez-vous.

- Tu es en retard de cinq minutes, dit la Fille assise à la terrasse du Départ. Elle tendit ses lèvres nacrées vers celles boursoufflées de Blondel.

- Je n'ai pas de trotteuse à mon réveil, dit-il à la fois vexé et agacé. Il recueillit tout de même le petit cœur rose amoureux offert, et poursuivit : « d'ailleurs, je ne